

Feuilleton du Pays du dimanche : la dévine des Robisquet

Autor(en): **Gaell, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 77

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256972>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Le Langage des Animaux

Le langage, c'est beaucoup dire et cependant de très curieuses expériences prouvent que les animaux — il s'agit surtout des chiens, — sont parfois doués d'une forte dose d'intelligence et de réflexion.

Lord Avebury vient de faire connaître dans une revue parisienne l'ingénieuse méthode employée par lui, pour apprendre à lire à « Van » son caniche.

Il a pris d'abord deux morceaux de carton ayant mêmes dimensions (25 centimètres sur 8 centimètres); sur l'un d'eux, il a écrit « manger » l'autre restant blanc. Le premier carton fut placé sur une soucoupe, dans laquelle se trouvait un peu de pain et de viande; le second sur une soucoupe vide. Au bout de dix jours, « Van » était en état de distinguer les deux cartons, celui qui portait une inscription et celui qui n'en portait pas.

Lord Avebury renouvela le même système de dressage, avec divers rectangles de carton, où étaient inscrits les mots: boire, os, courtir, dehors, eau, etc. Petit à petit, en se faisant apporter par l'animal la carte qu'il demandait il est arrivé à faire comprendre au caniche une centaine de mots usuels.

Tout Paris du « Gaulois » a recueilli à ce sujet l'opinion de M. Gaston Bonnier l'éminent naturaliste qui lui a déclaré :

— Un chien est parfaitement capable, non pas de lire dans l'acceptation complète du mot, mais de faire la différence des caractères écrits sur une plaquette quelconque. Le chien associe admirablement ses idées, et si l'on s'y prend avec patience et

habileté, il ne tarde pas à établir un rapport direct et immédiat entre l'objet et son symbole. Un enfant de deux ans, sans connaître la valeur des cartes, arrivera néanmoins à mettre le doigt sur celle qu'on lui désignera, si l'on a su lui faire comprendre ce qu'on attend de lui. Il en est de même du chien dont l'œil perçoit je vous le répète, les différences de formes, sans que toutefois, il ait conscience de leur valeur. Chez le chien, la circonvolution de Broca, celle en somme qui paraît être le centre de l'intelligence, est plus développée que chez n'importe quel animal, l'éléphant excepté; c'est une présomption de plus en faveur de l'expérience de lord Avebury.

• Tous ceux qui ont des chiens savent que leurs commensaux les comprennent lorsqu'ils prononcent certains mots, et c'est ainsi qu'un vulgaire toutou arrive à posséder un vocabulaire assez étendu... Mais ce vocabulaire, il ne peut le reproduire, n'étant pas physiquement constitué pour le faire. Autrement, qui sait?

Il y a des gens et non des moindres, qui nient que les animaux aient un langage! Il suffit d'étudier les abeilles et les fourmis pour se convaincre qu'elles communiquent entre elles. Regardez deux fourmis qui se rencontrent, voyez les en face l'une de l'autre agiter rapidement leurs antennes et se quitter ensuite, et vous ne douterez plus!

• Tous les chasseurs de chamois savent que ces animaux, lorsque leurs sentinelles doivent être changées, poussent un cri particulier... Je pourrais multiplier ces exemples, mais ce serait, à mon avis, enfoncer une porte ouverte.

• Ce qui permet au chien de réaliser des tours de force dans le genre de celui de

lord Avebury, c'est, je vous l'ai dit sa faculté d'associer les idées, faculté qu'il possède au plus haut degré, et laissez-moi, à cet égard, vous raconter un petit fait que j'emprunte au livre de Jean Aicard: « Mensonges de Chien ».

• Un chien avait été dressé à remuer sa queue d'une certaine façon pour annoncer un visiteur, moyennant quoi, il recevait un morceau de sucre. Au bout d'un certain temps, le chien annonçait faussement le visiteur et après avoir reçu son sucre, il faisait semblant de s'être réellement trompé... Il mentait, car il ne s'était pas mépris, mais, vous le savez, le mensonge est une grande preuve d'intelligence. Voyez plutôt les humains!

Telle a été la conclusion de M. Gaston Bonnier.



Le truc de Théodore

— Ah! c'est comme ça s'écria M. Théodore pour conclure la discussion, plutôt acerbe, qu'il avait avec sa tendre moitié. Et bien je vais me laisser mourir de faim!

— Parce que je t'ai traité de mûlle? Tu sais pourtant que c'est la vérité.

— Pour ça, et aussi parce que tu m'as reproché le pain que je mange ici... C'est bon, je n'en mangerai plus.

— Allons donc! Tu es fou!

— La folie du sacrifice. Je te répète, Aglaé, que je vais me laisser mourir de faim. Comme ça tu seras débarrassée de moi. Ah! tu me regretteras va! tu te repentiras de m'avoir poussé à bout.

cent plaisir d'inscrire leur nom sur le sable. Ils bourrèrent leurs poches de coquilles de moules pour offrir comme cadeaux à leurs petits-neveux. M. Robisquet voulut même emporter dans son mouchoir une méduse énorme qu'ils prenaient pour une raie bouclée et qu'il avait pêchée, non sans de grands efforts, en se mettant dans l'eau jusqu'aux chevilles.

Puis il leur vint un immense désir de se mesurer de plus près avec ce monstre qu'est l'Atlantique. D'un commun accord, ils décidèrent d'aller prendre un bain.

C'était l'heure de la marée. Tous les baigneurs sur le sable ou dans l'eau. C'était un décor étincelant de féerie, un étalage merveilleux de costumes gracieux et sans-gêne.

Notre couple de marchands de chandelles s'achemina vers le plus bel établissement de

épaves au milieu de cette marée descendante, ils prirent l'avenue de la Gare et dévalèrent vers l'Océan. Quand ils virent, là-bas, l'horizon tout bleu, coupé de lignes blanches, quand ils aperçurent la plage avec ses baigneurs, ses tentes, ses immensités de sable, et ce mouvement, et ces miroitements devant l'Atlantique, ils furent saisis d'enthousiasme. Car ils n'avaient jamais vu d'autres mers que les lacs du bois de Boulogne.

— Comme c'est grand, la mer! s'écria Robisquet, la voix pleine d'émotion.

— Oui, c'est beau, la mer, murmurait sa compagne. Et ces bateaux là-bas, et ces vagues blanches!

A chaque pas, c'étaient d'enfantines admirations. Attirés par le mirage séduisant de la « grande bleue », ils oublièrent le logement et les bagages. Et grisés de tant de choses nouvelles, ils se livrèrent à l'inno-

Feuilleton du Pays du dimanche 3

La déveine des Robisquet

par René GAELL

Ils faillirent se faire écharper par les cochers de fiacre et d'omnibus. M. Robisquet les traita de butors; ils lui répliquèrent :

— Vieux marsouin!

— Non! ça c'est monstrueux, cria-t-il en sortant de la bagarre avec sa femme, c'est honteux! C'est épouvantable! Et l'on appelle ça un petit Paris! Malheur!

Il leur fut impossible de trouver le moindre sapin, tous étaient retenus.

— Eh bien, fit Madame, rageuse, on viendra ce soir chercher les bagages, par-tout à pied.

Bras dessus, bras dessous, comme des

— Ce n'est pas sérieux ? articula M^{me} Théodore, qui commençait malgré elle à être inquiète.

— Tu verras.

Et, une sombre résolution dans le regard, de la tragédie dans le geste, M. Théodore ouvrit la porte.

— Où vas-tu ? cria son épouse.

— Mourir de faim !

M. Théodore partit, proferant encore la sinistre menace dans l'escalier, sans se soucier des voisins qui pouvaient entendre.

Restée seule, Aglaé réfléchit. Non, c'était impossible. Théodore faire un coup pareil ? Ce n'était pas dans son tempérament. Il avait dit cela dans un mouvement de colère qui n'aurait pas de suites. On ne meurt pas de faim comme ça pour une dispute qui a un peu dépassé le diapason ordinaire. Non, Théodore ne ferait pas ce coup là.

Un peu rassurée, M^{me} Théodore se mit à préparer le souper. Il fallait maintenant amadouer l'époux offensé, le tenter plutôt. Il était gourmand, c'était son péché mignon. Sa farouche résolution tomberait devant un de ces bons petits plats dont il était si friand.

Et Aglaé attaqua la confection d'un fricandeau à l'oseille — son triomphe de cuisinière — un mets dont il raffolait.

Tout en y mettant ses meilleurs soins, elle pensait que Théodore, après tout, n'était pas si mauvais que cela. Un bon mari, en somme. Oui, elle avait eu tort de le brusquer, peut-être. Elle allait lui faire oublier sa méchante humeur par un redoublement de prévenances et d'amabilités.

A sept heures, M^{me} Théodore éprouva un tressaillement de joie en entendant résonner dans le corridor le pas bien connu de son époux. Ce brave ami, il revenait ! Pas de danger qu'il voulût causer de la peine à sa petite femme !

Le repas était servi quand Théodore entra. Il ne parut pas remarquer le sourire engageant d'Aglaé et ne jeta pas même un regard au fricandeau à l'oseille, si alléchant pourtant, qui embaumait la salle à manger. Cependant, il s'assit à table.

Aglaé le servit copieusement et se mit elle-même à faire honneur à son menu.

Théodore ne touchant pas sa fourchette. Il ne disait rien.

la plage, en face du Casino. Ils tombaient au milieu d'un encombrement de foire.

C'était par vingt, trente, quarante, qu'on réclamait des costumes. Une dame et deux jeunes filles contentaient tout ce monde avec une prestesse qui tenait du vertige.

— Mademoiselle, fit M^{me} Robisquet s'adressant à l'une d'elles, donnez-nous deux costumes, un pour Monsieur, l'autre pour moi.

La jeune fille leur tendit les maillots en éclatant de rire.

— C'est tout ce que vous nous donnez pour nous habiller, gronda Robisquet, mais c'est inconvenant ! Vous n'avez pas quelque chose de mieux ?

— Si, Monsieur, mais c'est un peu plus grand, fit la seconde jeune fille qui se tenait au bout du comptoir.

Et elle lui montra des tentes-parapluies, ouvertes grandes sur la plage, avec des baigneurs dessous.

Robisquet haussa les épaules et s'enfuit avec sa digne épouse à la recherche des cabines 27 et 28, qu'on leur avait désignées. Tandis que les deux espérances, en continuant leur distribution de costumes, disaient à leur mère :

— Eh bien, tu ne manges pas ?

Théodore retrouva sa voix, — la plus épulcrée — pour répondre :

— Puisque je t'ai dit que je veux me laisser mourir de faim.

La dessus, il alla se coucher, et Aglaé, interdite, alarmée, put à peine finir sa part de fricandeau à l'oseille ; cela descendait mal, tant elle avait la gorge serrée d'émotion. Le malheureux fricandeau n'eut aucun succès.

La même scène se renouvela le lendemain, à midi et le soir, puis le surlendemain. M^{me} Théodore s'affola. Que faire ? Cela devenait sérieux. Cela devenait terrible ! Elle aurait la mort de son mari sur la conscience !

La pauvre femme ne dormait plus, ne mangeait plus elle-même...

Trois jours, quatre jours se passèrent ainsi. Théodore allait à son bureau, aux heures habituelles, il revenait pour les repas... à présent si tristes. Il ne parlait plus. Sûr, il allait y rester un de ces jours... Et Aglaé pleurait toute la journée, — ce dont il n'avait pas l'air de s'apercevoir.

Elle alla consulter une somnambule qui lui tourna constamment la dame de pique, mauvais présage. La situation s'aggravait. Cela ne pouvait pas durer comme ça.

Ce soir-là, la malheureuse femme se jeta aux pieds de Théodore et lui demanda pardon. Elle serait dorénavant soumise, dévouée ; elle ne songerait qu'à lui être agréable. Jamais elle ne hasarderait plus un seul mot d'observation lorsqu'il rentrerait après minuit de sa manille. Jamais...

Devant ces excuses et devant ces promesses, Théodore sentit son ressentiment se fondre. Bon prince, il voulut bien pardonner.

Il avait fait capituler sa femme.

M. et M^{me} Théodore se mirent à table et dinèrent d'excellent appétit. Aglaé servait son époux, lui choisissant les meilleurs morceaux, les lui donnant tout petits, lui recommandant de ne pas aller trop vite, car elle avait lu dans son journal qu'il faut une alimentation prudente et modérée après une période d' inanition. Et maintenant que son cher Théodore n'était pas mort de faim, il ne s'agissait pas de le perdre par suite d'indigestion, pas vrai ?

Lui ne s'inquiétait pas de cela. Il man-

— Tu sais, maman, il y a grande marée ce soir. Les moules sont montées jusqu'aux cabines !

Les Robisquet ne mirent pas moins de quarante minutes à s'attifer. Puis ils descendirent ensemble l'escalier de planches qui conduisait à la mer.

Leur apparition sur la plage fit sensation. On pensa généralement que c'étaient des marsouins échoués, portés là, des profondeurs de l'Atlantique, par quelque vague méchante.

Les Parisiens, habitués pourtant à toutes les exhibitions grotesques et monstrueuses du Jardin des Plantes, furent « épatés » comme de vulgaires provinciaux.

Un gamin qui passait s'écria :

— Chic alors ! V'là les phures de la côte qui se balladent ! Faut prévenir les gardiens.

Robisquet s'avancait très digne dans son maillot collant. Il tenait d'une main un parasol, de l'autre une canne ferrée qu'il brandissait comme un casse-tête indien. M^{me} Robisquet faisait des grâces, pensant que ses élégances de Parisienne à gros bec attireraient les regards, car on n'avait pu lui ôter de

geait tranquillement, à son appétit, — qui n'avait rien d'excessif.

La réconciliation fut douce, comme éclairée d'un rayon de lune de miel.

Mais quelque temps après, M^{me} Théodore reçut une facture qui faillit lui donner un coup de sang.

C'était la note de l'hôtel où le jeûneur tragique était allé prendre ses repas pendant sa période d'abstinence. Et à voir l'enflure de la dite note, il était aisé de voir que Théodore s'était bien soigné.

Aglaé comprit alors seulement ce qui ne l'avait pas frappé dans son trouble des jours précédents : pourquoi le pauvre avait si gaillardement supporté son martyre. L'épreuve lui réussissait, — et pour cause. Loin de maigrir, le monstre avait engraisé...

J. VABROY.

PETITE CHRONIQUE URBAINE

Le bouillon et le bouilli. — Les maux de dents et les fluxions.

C'est un problème à résoudre que de faire du bon bouillon et de bon bouilli. L'un doit être forcément sacrifié à l'autre, si l'on cherche la perfection de l'un des deux. Voici une préparation moyenne, qui est la plus ordinaire :

Plongez la viande crue dans l'eau froide (3 ou 4 litres d'eau pour un kilogramme de viande), avec du sel, et faites bouillir lentement. Toutes les cuisinières en évitent avec soin l'écume. Les hommes de science le défendent, car les écumes sont formées de parties nutritives de la viande qui sont solubles dans l'eau.

Quand le pot a commencé à bouillir et que vous avez écumé — si vous vous en tenez aux vieux usages, — ajoutez les légumes : soit un bouquet garni de céleri, poireaux, carottes, oignons, dans lequel vous aurez introduit des clous de girofle, feuilles de laurier, poivre ; vous pouvez ajouter du thym, des navets, des panais, une ou deux gousses d'ail, etc. Mais si vous avez un estomac délicat, évitez le laurier, les ravens, le céleri, les panais. — A la place, mettez

l'idée qu'elle avait une taille faite au tour. Elle oubliait seulement que le tourneur avait pris pour modèle le dôme des Invalides.

Elle marchait à tout petits pas, regardant à droite, regardant à gauche, souriant aux passants, un peu gênée toutefois dans son costume si léger.

Mais elle se rassura bien vite en songeant qu'à cette heure il s'en trouvait des centaines comme elle sur la plage.

Le bain fut peu mouvementé. M^{me} Robisquet s'aventura dans l'eau jusqu'aux mollets exclusivement ; son mari, plus courageux, se risqua jusqu'aux genoux.

Quand ils remontèrent vers leurs cabines, le marchand de chandelles dit à sa femme avec un air de triomphe :

— C'est étonnant comme les bains de mer ouvrent l'appétit et donnent de la vigueur !

— Oui, moi je ne me sens plus d'estomac, fit M^{me} Robisquet.

— Eh bien, nous prendrons quelque chose pour nous remonter. On vend des rafraichissements ici.

(A suivre.)